

Buffet de la gare de Bergerac, 1962

*L'*homme regardait Marie qui écrivait sur son petit cahier d'écolière. Il se sentait ému par cette vision. Marie était belle. Penchée sur les pages qu'elle noircissait d'une écriture qu'il devinait appliquée, elle ressemblait à une figurine peinte sur de la porcelaine.

Il la fixait, il le savait, exagérément. Il ne pouvait détacher ses yeux d'elle. Elle ressemblait tellement à son amour déçu. À cette femme qui avait refusé de l'accompagner, de le suivre dans sa nouvelle vie et qui l'avait laissé partir, préférant croupir dans sa médiocrité que de tenter de s'élever dans la vie avec lui.

Il avait encore du ressentiment à son égard, elle lui avait brisé le cœur. Ce n'était pourtant qu'une paysanne. Il pouvait maintenant, avec sa position, trouver bien mieux, mais il n'arrivait pas à la chasser de son esprit.

Il voulait, dans des bouffées de colère qui lui gonflaient le cœur et l'empêchaient de dormir certaines nuits, se venger d'elle, la faire souffrir. Puis, à d'autres moments, l'oublier dans les bras d'une autre femme qui le comprendrait et le soutiendrait.

Mais cette autre qui le guérirait, il ne l'avait toujours pas rencontrée. Il avait bien essayé. Il se savait plutôt

bel homme, mais toutes ses tentatives pour séduire une femme intéressante s'étaient soldées par des échecs. À croire qu'elles se donnaient le mot, qu'elles ne voulaient pas passer après une rurale.

S'il n'était pas profondément rationnel, il aurait juré que sa paysanne l'avait envoûté !

Grâce à Dieu, il ne croyait pas en Lui ni dans toutes ces superstitions.

De par sa fonction, il était professeur, il évitait de fréquenter les femmes de mauvaise vie pour se soulager, au moins à Strasbourg, la ville où il exerçait ce qu'il considérait comme son apostolat.

Alors, il profitait de ses vacances, des changements de train à Paris durant ses quelques retours au pays, en Dordogne, pour aller à Pigalle. À chaque fois, ces rapports sexuels tarifés le laissaient peut-être physiquement soulagé, mais toujours honteux de lui-même, vaguement nauséeux, et réveillaient le ressentiment qu'il avait contre la paysanne.

Le reste du temps, la majeure partie de l'année, il se résignait.

Il avait fini par penser que sa vie resterait vide de présence féminine. Il s'en faisait une raison. Il resterait donc un pur esprit. Il en prenait acte. Cette destinée, s'il était honnête, le satisfaisait même. Il aurait une vie à nulle autre pareille. Il serait un élu, l'Élu de sa discipline scientifique. Il sublimerait toutes ses pulsions animales, il se servirait d'elles pour bâtir son œuvre intellectuelle. Il ferait un travail de recherche historique incomparable, qui le placerait parmi les sommités de la discipline.

Tout cela, il l'avait décidé avant de rencontrer Marie dans le buffet de la gare de Bergerac.

Et cette vision avait fait voler en éclats toutes ses résolutions.

Il la trouvait belle et en avait honte. Il se sentait beaucoup plus vieux, il devait avoir au moins quinze ou vingt ans de plus qu'elle.

Comment imaginer qu'une rencontre, une histoire amoureuse soit possible entre eux ?

Il était professeur et elle, mystère ? Sûrement une ouvrière ou bien une domestique.

Pourtant, en lui montait une excitation, une émotion qui l'oppressait et lui montrait que ses intentions n'étaient pas aussi pures qu'il l'aurait souhaité.

Sa gorge était obstruée par une boule. Son cœur battait plus vite maintenant qu'il l'avait vue.

Son corps le trahissait. Sa part d'animalité, qu'il avait cru dominée, domptée, ressurgissait plus forte encore. Elle se manifestait de manière vigoureuse, impérieuse. Il ne sacrifierait pas avec elle à ces « tourments de la chair » comme il l'avait lu dans ce roman bon marché acheté subrepticement, et qu'il cachait enveloppé dans du papier, dans le tiroir de sa table de nuit.

Il regarda de nouveau Marie qui haussait spasmodiquement les épaules, refrénant sans doute une envie de pleurer.

Son galant devait l'avoir abandonnée, un rustre sûrement.

La jeune fille était triste. Elle avait un regard éperdu, implorant, elle avait besoin d'aide.

Elle semblait si vulnérable.

Il se sentait si fort.

Il préférerait quand elles étaient comme cela.

À Pigalle, il choisissait toujours la plus chétive, la plus jeune, celle qu'il pouvait le plus aisément dominer. Et

quand il la pénétrait, il aimait qu'elle geigne un peu. De douleur.

La chair ne peut être plaisir.

Mais là, il sentait que c'était différent.

Il aime Marie.

Elle était un hymne à la sensualité, à la beauté féminine.

Pourtant, il n'en userait pas comme d'une vulgaire prostituée, il avait un autre dessein, plus grand, plus beau.

Il ne voulait pas la prendre, la posséder, la faire sienne pour toujours.

Il ne devait pas, il ne fallait pas la souiller.

Il avait un but tout autre, bien supérieur, il la sauverait.

Il devrait tout lui apprendre.

Faire son éducation, réussir enfin avec elle ce que l'autre lui avait refusé.

Mais, il en était certain, il parviendrait à l'extraire de sa misérable condition pour l'amener vers les cieux éthérés de la vie intellectuelle professorale. Enfin, il faudrait qu'il soit raisonnable. Elle pourrait tutoyer ces cieux, pas les atteindre. Ce n'était qu'une femme de basse extraction et, qui plus est, sans formation.

En la regardant, il s'imaginait être son mentor, son pygmalion. Il allait pouvoir concilier deux choses. Élaborer sa grande œuvre historique pour la science et la postérité et faire une bonne action. Il montrerait ainsi son intérêt pour la question sociale actuelle, en élevant cette fille.

Car, il n'était pas qu'un pur esprit, il se devait aussi à la Cité en se penchant sur les humbles pour leur tendre la main et les tirer de leur médiocrité.

Sa vie n'en prendrait que plus de sens.

*Son train entra en gare pour quelques minutes d'arrêt.
Il prit sa valise, observant avec une certaine anxiété
ce qu'elle allait faire.*

Elle se leva, le regarda. Il lui sourit.

*Elle avait les yeux tristes, mais qu'elle était belle ! Elle
lui rendit machinalement son sourire. Elle prenait le
même train que lui.*

Son destin, leurs destins étaient scellés.

Il l'aborda.

*— Permettez, mademoiselle, que je vous aide et porte
votre valise, je me présente...*

Bergerac, aujourd'hui

Les locaux de *L'Hebdo du Périgord pourpre*, le journal dans lequel je sévis comme correspondant local pour le secteur de Dorliac, sont peu animés.

À l'accueil, Paméla, notre accorte stagiaire, me jette un regard que je qualifierais de gourmand en me saluant.

Mais je ne suis pas venu pour lui conter fleurette.

Je lui fais la bise habituelle accompagnée d'un compliment sur sa tenue qui met bien en valeur ses indéniables avantages et pars en direction des services administratifs.

Nous sommes lundi. Tous les correspondants peaufinent leurs articles sur les activités du week-end. Pour l'un, un compte-rendu de conseil municipal, pour l'autre une inauguration quelconque. C'est une activité agréable, correspondant local, mais on est rarement libre le samedi et le dimanche. Aussi, le lundi est-il pour beaucoup d'entre nous jour de relâche, de repos. Patrick Lagache, le rédacteur en chef de *L'Hebdo*, n'est pas là, couvrant peut-être une assemblée importante, dont nous, pauvres

et incultes sous-fifres, serions bien incapables de rendre compte. Ou bien, est-il parti à une réunion avec l'éditeur, enfin bref, il n'est pas là et c'est tant mieux, parce que ce n'est pas pour lui que je suis ici, mais pour Patricia.

Ma désormais ex !

Je sais, je peux très bien me passer d'elle.

Les candidates vont se bousculer quand elles sauront qu'un beau mec comme moi, hétéro et macho juste ce qu'il faut, baroudeur, intello sans être prise de tête, est de nouveau sur le marché des transferts.

Mais, bon, j'avoue, j'ai des regrets. Cela partait quand même bien, tous les deux, et ce serait trop bête pour elle que notre histoire s'arrête sur une... broutille, j'ai couché pas beaucoup de fois avec Sophie Zeller, une amie d'enfance qui en avait vraiment envie.

C'est tout.

Patricia s'est vexée uniquement pour ça !

Vous me direz bien que, franchement, elle exagère.

Ça ne comptait pas, je ne mettais même pas de sentiments...

Avec Patricia, c'est différent, il y avait une autre dimension, l'amour peut-être, va savoir, il paraît que cela y fait...

Et bon elle m'a largué, cela me fait mal... Surtout que maintenant, elle a renoué avec son ex.

Alexandre.

Un con.

D'ailleurs il est dentiste.

Et il a un gros 4X4 allemand.

C'est un con prétentieux et pollueur !

Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver ?

Bon, il est plutôt un peu grand et blondinet, le genre surfeur quelconque. Je ne comprends pas, en plus, il plaît à sa mère ! C'est quand même un signe que cette relation

n'est pas normale et que Patricia la poursuit uniquement pour m'embêter.

Je l'avoue, je suis un peu inquiet.

Non que je doute qu'elle souhaite me revoir. Je suis quasiment sûr qu'elle en a déjà assez de son inculte de dentiste. C'est vrai, ce mec, je l'ai rencontré une fois, à part discuter ratices, il ne sait rien dire d'autre. De toute façon, il s'écoute parler. Il fait à la fois les questions et les réponses, déformation professionnelle certainement. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les dentistes vous posent toujours des questions quand vous avez la bouche ouverte, trois de leurs doigts dedans et la roulette qui vous vrille le nerf. Qu'est-ce que vous voulez répondre ? Un gargouillis et encore. Du coup, j'en suis sûr, ces pauvres gens s'habituent à parler tout seuls sans avoir besoin de réparties. Et si on leur répond autre chose que garglagla, ils perdent tous leurs repères et ne doivent plus comprendre...

Ma pauvre Patricia... avec moi, on discutait de tout. Je savais me mettre à sa portée, à ses goûts. Je ne les partageais pas tous, mais je faisais comme si.

Je m'adaptais.

Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour, comme a dit machin, alors là, des preuves j'en ai à foison.

Tenez, parfois, je lui achetais *Art & Décoration* pour lire (enfin si l'on peut dire qu'on LIT un magazine de décoration !) au petit déjeuner, même le numéro spécial salle de bains, ou bien, le dimanche soir, je lui permettais de regarder *Urgences*, alors qu'il y avait du foot sur d'autres chaînes, si cela n'est pas des preuves d'amour, ça ! Je suis maintenant devant son bureau, je l'entends. Elle téléphone.

C'est un bourreau de travail, cette fille. Et consciencieuse en plus, quand elle épluche les notes de frais, elle

ne laisse rien passer... , je dois vraiment être de nouveau dans ses petits papiers...

Je vérifie ma mise, ébouriffe mes cheveux pour me donner cet air rebelle qui la fait fondre et me prépare à lui sortir mon sourire envoûtant avec le regard coordonné et frappe.

— Oui, entrez.

Bon, j'entre.

Son sourire se fige.

— Oui, monsieur Berson ?

Aïe.

Si elle m'appelle monsieur Berson, ce n'est pas franchement gagné d'avance, va falloir assurer, sortir le grand jeu. Antonin, mon fils (je m'appelle comme cela quand les circonstances l'exigent), sois beau, sois grand, sois fort, *iou canne dou ite !* Comme on dit maintenant en Périgord !

— Bonjour Patricia, ça va ?

Elle est un peu pincée.

— Oui, si tu viens uniquement pour prendre de mes nouvelles, JE VAIS BIEN, et maintenant j'aimerais continuer à travailler, j'ai les notes de frais à vérifier et à payer. Je dois bien les contrôler.

— C'est une noble tâche, je ne voudrais pas te gêner, dis-je en m'asseyant sur le coin de son bureau.

Elle toussote, arrange machinalement son chemisier.

Tiens, elle a un nouveau collier. Il est moche, cela doit être un cadeau de l'autre.

— Oui, bon, que veux-tu ?

— Te voir, d'abord te voir et te remercier.

Patricia marque un temps d'arrêt. Elle ne s'attendait pas à cela.

— Pourquoi ?

Effectivement, elle peut se montrer étonnée que je veuille la remercier, après tout ce qu'elle m'a fait...

— Je voulais te remercier d'être venue à l'enterrement d'Émilie. Elle comptait beaucoup pour moi et ta présence m'a fait plaisir et du bien, et, à elle aussi j'en suis sûr.

Patricia remue sur son siège, signe d'une gêne intense.

Elle toussote et tripote son collier, il n'a vraiment pas de goût ce mec, c'est n'importe quoi ce truc.

— C'est tout naturel, c'était une dame que j'avais beaucoup appréciée.

— Oui, elle était adorable et t'aimait énormément, je l'ai bien vu.

Je me rapproche insensiblement d'elle.

— Merci, elle croyait que nous ferions un beau couple...

— Elle avait raison.

Je me penche et cueille ses lèvres.

— Je t'aime, Patricia.

Elle se laisse faire avant de reculer.

— Non, Antonin, arrête, pas après ce que tu as fait, et puis...

Je la coupe avant qu'elle ne prononce des paroles irrémédiables.

— Patricia, tu me le fais payer au centuple et j'ai besoin de toi.

— Moi aussi, lâche-t-elle précipitamment, mais, elle se reprend, je ne peux pas.

— Patricia, on peut ce que l'on veut, et puis tu dois m'aider à disculper Émilie, nous lui devons cela.

— La disculper ?

— Oui, elle est innocente, j'en suis sûr. Je veux savoir qui a fait cela, qui elle a protégé et pourquoi.

Ma voix, je m'en rends compte, s'étrangle, je crois que je vais pleurer.

— Je ne peux pas vivre ainsi, sans savoir pourquoi elle a agi ainsi, elle comptait trop pour moi.

L'émotion me submerge et je me réfugie dans les bras de Patricia qui me serre fort.

Un moment, qui me paraît trop court, s'écoule avant que son téléphone sonne.

Elle se redresse, me lance un regard où se mêlent la fureur de s'être laissé attendrir, le ressentiment qu'elle continue d'avoir à mon égard et une réelle émotion.

Est-ce dû à mes larmes, à ma déclaration d'amour, à ma volonté d'innocenter Émilie et de connaître la vérité, à un peu de tout cela ? Je ne sais pas, mais son trouble est réel.

Téléphone.

— Oui, Alex ?

Merde, c'est l'autre... Comme je suis un parfait gentleman, je lui propose du regard de sortir pour la laisser seule. Si elle refuse, cela veut dire que c'est gagné pour moi.

Alors, alors ? Je la sens qui hésite et... elle me fait signe que oui, elle veut que je la laisse avec machin.

Vaincu, mais stoïque, je me prépare à sortir.

Je saurai faire face à l'adversité avec la dignité qui sied à mon désespoir et m'accompagne en toutes choses. Bon, j'ai perdu, je sais le reconnaître, soyons sport, une de partie et dix qui ne m'ont toujours pas trouvé.

Mais je lui souhaite d'être heureuse, d'avoir beaucoup d'enfants dans le 4X4, des week-ends à la neige et une maison au Ferret ou au Pyla pour faire du jet-ski.

Bref, le kit complet du dentiste heureux en famille et, surtout, en affaires.

Nos relations, dorénavant, se limiteront au strict domaine professionnel. Bonjour, bonsoir, ça va ? Bien merci et toi ? Aussi merci.

Éventuellement une bise pour la nouvelle année. Peut-être même, accepterai-je d'aller au vin d'honneur de son mariage avec les autres collègues du journal. Je donnerai royalement dix euros pour le cadeau. De toute façon, elle s'arrêtera pour élever ses enfants qui iront à l'école dans le privé à Bergerac, voire, plus certainement, à Bordeaux.

Elle n'aura plus le temps ou le loisir de travailler. Parce que, ses quatre gamins habillés chez Cyrillus, il faudra bien qu'elle les amène aux différentes activités avec sa Mercedes classe A.

C'est que, cela en fait des choses les petits de dentistes, entre le poney, pardon l'équitation, le tennis, l'escrime, le piano et les cours particuliers, Patricia n'aura pas le temps de s'ennuyer, surtout si l'étudiant qui donne des cours est bien fait de sa personne...

Elle a choisi.

C'est son droit.

Je le respecte.

Qu'elle soit heureuse, je lui donne ma bénédiction.

J'ai la main sur la poignée de la porte quand...

— Antonin ?

Je me retourne, elle recouvre le combiné afin que son interlocuteur n'entende pas ce qu'elle a à me dire.

— Oui.

Je lui réponds d'une voix très posée, assurée.

— Attends-moi, ne pars pas.

Puis, elle reprend sa conversation avec l'autre.

— Écoute Alex, ce n'est plus la peine de me rappeler, c'est fini, je te l'ai déjà dit.

— ...

— N'insiste pas, ma décision est prise, tu ne peux pas lutter contre lui, au revoir, oui, je saluerai maman pour toi. Au revoir.

Faut que je m'assoie.

Elle a largué son dentiste.

Merci mon Dieu !

Adieu 4X4, neige dans les Alpes, enfants et bassin d'Arcachon.

Je me sens sur un petit nuage ! Comment que je t'ai retourné une situation, qui, à la base, soyons honnête, n'était pas franchement à mon avantage.

Hein ? Faut le dire ! Comment qu'avec mon sourire, mon regard de velours qui devrait être interdit par les accords de Paris, tellement il fait fondre la glace par son intensité, je te lui ai fait changer d'avis à la petite Patricia !

Oh vraiment, je suis trop fort. C'est trop injuste pour les autres hommes. Ils ne peuvent pas rivaliser devant autant de charme, de séduction, d'allant. Le dentiste, l'Alexandre, qui n'est plus si conquérant maintenant malgré son 4X4, il ne peut pas lutter contre moi, c'est Patricia qui le dit.

Ah ! Comme Émilie serait fière de moi.

Oh, mais je vais me la dévorer sur son bureau, Patricia, elle va connaître tous les plaisirs qu'une femme peut endurer, j'ai une forme olympique, ses paroles m'ont dopé.

À mon regard vif et plein d'étincelles, Patricia sent que mes pulsions vont s'épanouir en un feu d'artifice dont elle sera la plus grande et heureuse bénéficiaire.

Je m'approche d'elle, la maintenant subjuguée par la seule aimantation de mes yeux qui la déshabillent déjà et la rendent toute pantelante.

— Attends, Antonin.

Elle lève sa main pour stopper la plus douce des attaques.

Je la saisis et la porte à ma bouche pour la mordiller.

— Attends, Antonin, ne te méprends pas.

Oh non, je ne me méprends pas, je le sens, je sais que j'ai gagné et qu'elle est tout à moi. Je m'empresse de dévorer sa main et de remonter le long de son bras.

Elle le retire sèchement.

— Arrête, je te demande de t'arrêter, balladurise-t-elle.

Interdit, j'obtempère.

— Antonin, j'ai cessé d'avoir une relation avec Alexandre, mais ce n'est pas pour en recommencer une avec toi.

Là, je ne comprends plus.

Elle a bien dit : « Tu ne peux pas lutter contre lui. »

Elle parlait forcément de moi ?

— Antonin, je dois te le dire.

Je m'attends au pire.

— J'ai rencontré quelqu'un d'autre.

Je me sens blêmir. Elle a osé !

La sal... !

Je me redresse aussitôt. Le visage fermé, mon stoïcisme naturel ayant repris le dessus.

— Attends, ce n'est pas ce que tu crois.

— Mais, je ne crois rien, Patricia, tu es libre de faire et rencontrer qui tu veux.

— Non, Antonin, tu comptes énormément pour moi, tu le sais. Ton aventure avec l'autre... m'a fait souffrir et j'avais décidé de me venger, c'est pour cela que j'ai renoué avec Alexandre, mais...

Elle hésite.

— Mais ?

— Mais, elle reprend d'une voix mal assurée, j'ai fait une rencontre qui a bouleversé ma vie.

Là, elle commence à me fatiguer avec ses circonvolutions, elle va se décider à me lâcher le morceau, oui ou non ?

— Comment s'appelle l'heureux élu ?

— Jésus.

— Jésus ? C'est un Tzigane ou un Espagnol ?

— Mais non, tu es bête, Jésus, quoi ! Tu es bien allé au catéchisme ?

— Oui, mais je ne vois pas le rapport.

— J'ai, à l'enterrement d'Émilie, parlé avec le Tarse, ses paroles m'ont convertie. Je l'ai rencontré plusieurs fois et la profondeur de son enseignement, la pureté de ses intentions, tout cela m'a convaincue que ma vie était vaine et manquait de sens. C'est du sens que je veux lui donner maintenant, je ne veux plus être une simple consommatrice de ma vie. Je veux qu'elle soit signifiante. Je vais aller m'installer à la communauté du Pur Agneau du Périgord.

Le Tarse !

C'est un nouveau venu à Dorliac. Un homme d'une soixante-dizaine d'années, le corps sec et noueux comme un ascète se doit de l'être. Un visage mangé par une barbe blanche. Le regard brûlant, illuminé, diront ses disciples, inquiétant voire dérangé, diront les autres (dont moi). Il a fondé sa communauté, qualifiée de secte au bistro-épicerie de Dorliac, qui loue le château des Latourperdue.

Il a regroupé autour de lui toute une troupe hétéroclite, d'hommes, de femmes, d'âges différents mais qui le suivent avec ferveur et s'accrochent à ses paroles et à ses pas.

De là à imaginer que Patricia ferait un jour partie du troupeau !

Si vous n'avez jamais vu la stupéfaction prendre figure humaine, venez dans le bureau de Patricia et regardez-moi.

J'ai du mal à fermer ma bouche, ma mâchoire est bloquée tout en bas, quasiment au niveau de mes chaussures.

Elle plaisante, elle me fait marcher, et, j'ai failli marcher.

— Tu rigoles Patricia, c'est une blague. Tu n'es plus croyante depuis que tu as fait tes études chez les sœurs à Albert-le-Grand à Bordeaux. Tu me l'as dit.

Patricia prend un ton doux, pédagogique, le même que celui dont elle use pour refuser certaines notes de frais.

— Tu dis vrai, Antonin, mais j'étais dans l'erreur. Les mirages de la vie moderne m'empêchaient de voir la Vérité vraie.

— Il y a des vérités fausses ?

Je ne peux m'empêcher de la contredire.

— Bien sûr, Antonin, toutes celles que l'on veut nous vendre et qui s'éloignent de la Loi de Dieu.

Moi, je suis plutôt croyant et gentil avec mon prochain, bon c'est vrai, surtout si c'est une prochaine. Après la vie, peut-être que le paradis existe et je m'efforce, par mes actions, de m'y réserver une suite avec vue en faisant le bien et tout le toutim.

Si jamais il n'y a rien, eh bien j'aurai eu la satisfaction de me dire que je n'aurai nui à personne.

Dieu est toujours resté pour moi une idée, un concept, auquel, c'est vrai, j'adhère plus particulièrement quand j'ai des problèmes. Je suis un peu comme ces gens dont parle ma grand-mère, elle, fervente chrétienne, comme ceux qui croient en Dieu quand il tonne, quand ils ont des ennuis dans leur vie. J'avoue dans ces moments-là, j'éprouve du réconfort à penser qu'il y a une conscience suprême qui veille sur moi. Une figure paternelle qui me protège, moi qui me souviens si peu de mon père et qui en ressens tellement le manque.

Le reste du temps, je suis gagné par le doute, l'incertitude et, soyons honnête, le désintéret.

— Mais, tu vas te cloîtrer là-bas ?

— Mais non Antonin, je ne vais pas prononcer de vœux. La communauté du Pur Agneau périgourdin n'est pas un couvent. Je vais tout d'abord les fréquenter plus assidûment, me nourrir des enseignements du Tarse et des rapports avec les autres membres, et puis, s'ils veulent bien de moi, si j'en ressens le besoin, peut-être alors, m'y installerai-je.

Je sens une vague de jalousie me submerger.

— Te nourrir des autres, tu parles ! Comment s'appelle-t-il ? Allez dis-le-moi ! C'est qui ? Ce n'est quand même pas ce vieux fou de Tarse qui te plaît plus que moi ? Ce n'est pas possible !

Patricia se ferme brusquement.

— Antonin, tu me déçois, tu penses vraiment que tout le monde est comme toi, uniquement guidé par sa queue !

Elle rougit, elle n'a pas l'habitude des mots crus. Sauf dans l'intimité et dans certaines circonstances bien particulières.

— Euh, son sexe. Mais non, il est des dimensions supérieures.

Je souris, et se rendant compte de son lapsus, les joues de Patricia prennent un joli rouge.

— Oui, elle toussote de nouveau, des dimensions spirituelles que tu percevras un jour, je te le souhaite. Va Antonin, je ne te hais point, un jour tu comprendras.

Et elle me fiche à la porte.

Je déteste que l'on me fiche à la porte.

Et je déteste encore plus que l'on me prenne pour un crétin en me disant que je comprendrai plus tard.

J'ai bientôt trente ans.

Je suis un grand quand même !

La résolution de Patricia me sidère. Je ne l'ai jamais entendue parler comme cela. Nous ne conversions pas forcément régulièrement de spiritualité tous les deux, mais de temps en temps, après un bon repas avec les copains, tard dans la nuit quand tout le monde est parti, nous abordions les grands thèmes, la vie, la mort, Dieu, les transferts du Mercato. Toutes ces discussions que l'on aborde lorsque l'on a un peu trop bu. Quand le niveau d'alcool dans le sang modifie notre comportement habituel. Pas assez pour être malade, ou avoir envie de dormir, mais suffisamment pour que l'on soit persuadé que l'on a atteint un stade supérieur de la pensée, que l'on comprend TOUT, que plus rien n'a de secret et que l'on tutoie les anges.

Là, à ce moment précis, on a La Révélation.

On sait.

On veut l'exprimer et les fulgurances qui illuminent notre esprit se traduisent par de piteux « euh, tu sais, je vais te dire » articulés d'une langue très chargée avant de se transformer le lendemain matin par une migraine qui n'a plus rien de métaphysique.

Franchement, Patricia, je l'ai toujours plutôt sentie sceptique sur ces questions, même tard dans la nuit. La fréquentation assidue pendant sa scolarité des religieuses l'avait fait douter des charmes d'une vie régie strictement par les canons de la foi catholique.

Alors que moi, pur produit de l'école laïque, j'aurais été plus enclin à croire.

Mais, penser qu'elle va maintenant fréquenter une secte menée par un fou de Dieu m'interpelle.

Elle a un délire mystique ou quoi ? Je ne la comprends pas. Il y a là un mystère que je percerai bien un jour ou l'autre.

En attendant, je me retrouve hors de son bureau, encore plus dépité que lorsque j'y suis entré. Elle ne veut plus de moi. C'est affreux. Maigre consolation, elle ne veut plus non plus de ce con d'Alexandre. Consolation plus substantielle, sa décision va rendre folle sa mère. Mais vraiment, même si cela me fait plaisir de savoir que celle-ci, Liliane, va enrager, je suis désespéré par cette décision.

Elle va me manquer.

Elle me manque déjà.

Je lui en veux.

Tout casser alors que je venais lui proposer de tout recommencer.

Elle exagère.

Cela ne se passera pas comme cela.

Je sens monter en moi, mêlé à la peine que je ressens, un besoin de me venger, de la faire payer pour sa trahison.

Tout doucement, le cœur gros, je repars vers le hall d'accès du journal.

— Ça ne va pas, Antonin ?

Je sursaute.

— Hein ?

Paméla, la plantureuse stagiaire, me sourit. Elle est derrière son bureau, tous ses charmes en avant. Elle est au journal depuis quelques mois maintenant et nous entretenons de bonnes relations. Elle est toute jeune, toute fraîche, habillée avec des pantalons taille basse ou bien des minijupes qui la mettent en valeur et les hommes en émoi. Elle a un corps superbe, plein de rondeurs où il fait bon les trouver sur un corps de femme. Les autres correspondants et même certains journalistes la reluquent sans vergogne comme une vulgaire pièce de viande, alors que moi, je ne me suis jamais permis

une telle attitude. Non, moi je la respecte. Certes, en tant qu'esthète j'apprécie sa plastique, mais reconnais en outre qu'elle a un sourire enjôleur et même une discussion agréable pour une jolie fille.

Elle reprend en me lançant un regard interrogatif et doux.

— Je vous demandais si vous alliez bien ?

— Oui, oui, pourquoi ?

— Vous faites une drôle de tête, c'est pour cela.

— Euh, une légère contrariété, c'est tout.

— Ah, bon, rien de grave alors ?

— Non, non, je vous remercie.

Elle me sourit de nouveau.

Elle est mignonne.

Elle a vraiment une belle poitrine.

Je sens que je ne lui suis pas indifférent.

Je crois que la vie m'offre une éclaircie dans ces nuages de désespoir.

Je crois que Patricia paiera plus tôt que prévu.

— Paméla ?

— Oui.

J'aime bien sa voix en plus, un peu rauque, sensuelle.

— Vous êtes croyante ?

Elle sursaute.

— Pourquoi ?

— N'ayez pas peur ! C'est une simple question.

— Euh, bof, moyen, je ne sais pas.

Ah, ça me rend l'espérance.

— Parfait.

Je marque un temps.

— Paméla ?

— Oui.

Le ton légèrement inquiet de sa voix montre qu'elle s'attend aux questions les plus saugrenues de ma part.

— Vous êtes libre ce soir ?

Je la sens se détendre. Elle voit que je m'engage sur un terrain qu'elle maîtrise mieux.

— Ce soir ?

Elle fait mine de chercher avec une petite moue sur ses lèvres qui m'excite déjà.

— Oui, justement ce soir je suis libre.

— Tant mieux, je vous invite à dîner alors. Je passe vous prendre vers 20 heures, d'accord ?

— D'accord.

Elle est toute pimpante. Paméla se penche en avant laissant son corsage s'entrebâiller et mes yeux se régaler.

— Je serai ravie, Antonin, de passer la soirée avec vous, vraiment.

Je suis un peu surpris par la forte intonation de sa voix. Je lui fais plaisir en l'invitant, et ce n'est rien par rapport à la suite des événements, mais de là à le claironner...

Je me retourne et... c'est pas vrai, Patricia est là dans l'embrasure de la porte qui nous regarde sans mot dire. Elle me fixe, tristement me semble-t-il, et repart vers son bureau.

Mes pulsions vengeresses s'étiolent quelque peu, j'ai un cœur tendre au fond.

C'est peut-être dur pour elle, mais tant pis, elle l'a cherché après tout.

J'ai quelques remords qui, je l'avoue, se dissipent lorsque je constate que Paméla a défait un bouton de plus de son chemisier.

La soirée devrait être belle.